

PHÉNOMÈNES ET MISE EN SIGNIFICATION : REMARQUES ADVENTICES

Robert Nicolai

Maison des sciences de l'homme | *Langage et société*

**2012/4 - n° 142
pages 59 à 72**

ISSN 0181-4095

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-4-page-59.htm>

Pour citer cet article :

Nicolai Robert, « Phénomènes et mise en signification : remarques adventices »,
Langage et société, 2012/4 n° 142, p. 59-72. DOI : 10.3917/lis.142.0059

Distribution électronique Cairn.info pour Maison des sciences de l'homme.

© Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Phénomènes et mise en signification : remarques adventices

Robert Nicolai

*Institut universitaire de France - Université de Nice-Sophia Antipolis
Membre exclu de l'UMR 6039 du CNRS, nicolai@unice.fr*

Un peu d'histoire sera utile pour situer les considérations qui vont suivre et souligner leur lien avec les problématiques abordées par Paul Wald, cela nous ramènera aux années '75 -'85. Dans ces années-là, à l'Université de Nice, dans le cadre de l'IDERIC – un Institut pionnier à vocation interdisciplinaire aujourd'hui disparu, qui conjoignait anthropologues, sociologues, linguistes et quelques « littéraires » – se constituaient des axes de recherche visant à développer, à propos de ce qu'on appelait le « français d'Afrique », une réflexion sur les pratiques langagières et linguistiques et sur les dynamiques des représentations normatives en rapport. Les axes de recherches ne se développant pas sans être promus par des hommes, se confrontaient des approches issues de la linguistique descriptive de terrain (qui étaient l'arrière-plan initial de l'africaniste G. Manessy) et des approches issues de questionnements psychosociaux portant sur les problèmes de la catégorisation en général (portées par le psychologue Paul Wald) ; se rencontraient aussi d'autres personnalités qui décidaient de travailler sur un même terrain ou sur des domaines voisins afin de comprendre ce qui s'y passait (de « s'allier » et de « se parler »), mais qui étaient pourvues de références conceptuelles très différentes et souhaitaient la collaboration pour cette raison-là¹.

1. Et cela s'était constitué en « équipe » : le Centre d'étude des plurilinguismes (CEP) de G. Manessy.

C'est ainsi que sortant d'un enseignement et d'une pratique structuraliste, l'approche et la conception du « changement linguistique » que je pouvais avoir à l'époque n'avaient aucun rapport avec ce qu'un psychologue tel Paul Wald pouvait mettre sous ce même terme. Or, cette saisie d'un « apparent même objet » à travers les « réflexions » (à la manière d'un miroir) que nous nous échangeons entre nous à l'époque, fut pour nous essentielle; et une certaine conception du « point de vue » (qui n'avait là rien de structural) avait sans doute permis de nous rendre palpable l'existence de ce miroir sans tain que nous nous brandissions. Miroir qui nous renvoyait continuellement à nos frontières intellectuelles et aux clôtures de nos propres constructions.

La notion de *clôture* était donc là, qui déterminait par définition un domaine de pertinence et de mise en signification contextuel à son tracé. *Clôture* de nos objets construits, *clôture* de nos saisies et de nos pratiques, *clôture* de nos discours. *Clôture* que Paul Wald s'employait alors à reconnaître et parfois à théoriser... Sans toujours éviter pour autant, lui comme tout un chacun d'entre nous, de se faire prendre à son piège!

La clôture était ainsi non seulement théorisée, mais ressentie dans le vécu de nos approches (des miennes en tout cas!). Elle aura ainsi introduit à une saisie particulière du relativisme qui conserve toute sa valeur de « réalité » au construit qu'elle permet d'élaborer; elle aura enfin ouvert à cette exigence que nous opposions à notre propre élaboration conceptuelle. Exigence aussi sur l'exploration de nos présupposés qui, tout autant que d'élaborer des cadres d'analyse, nous invite à nous distancier de nos propres productions intellectuelles.

Je pense que c'est à travers cette expérience intellectuelle particulière tout autant que par la prise en compte du « sujet » qui ne peut pas ne pas avoir un rapport avec la notion d'historicité, que la notion de frontière que j'ai plus tard retenue, analysée et théorisée doit quelque chose à sa réflexion. *Frontière*: notion qui, pour moi, est toujours intérieure et nécessaire à l'espace qui lui permet de signifier, qui est le *sine qua non* de toute construction de sens, l'élément stable de toute mise en signification. Notion dont la prise en considération et le placement sont au fondement de la communication et du procès de construction de sens. Et donc de toute élaboration épistémique.

Alors, les remarques – sans doute réellement « adventices » pour certains – qui vont suivre, et qui introduisent une réflexion suggérée par le hasard de la lecture d'un récent « Appel à communication »², ne dévelop-

2. C'est la lecture de l'argumentaire contenu dans un récent Appel à communication qui m'a suggéré ces réflexions. Il s'agit de l'Appel à communication lancé dans

pent pas particulièrement les idées de Paul Wald, mais elles auront tenté de retenir autour de la « banalité ordinaire » de quelques « concepts liés », la posture d'exigence conceptuelle qui était la sienne.

1. Questions

Dès lors qu'ils envisagent de réfléchir avec quelque généralité sur la dynamique de transformation des phénomènes qu'ils observent et décrivent, il apparaît souvent dans le discours de nombreux scientifiques que, pour en pointer les étapes clés, ils font appel à trois supposés concepts³ qui sont censés en rendre compte : (a) *variation*, (b) *évolution*, (c) *métamorphose*. Ces trois supposés concepts ainsi hiérarchiquement ordonnés semblent impliquer un arrière-plan épistémologique qui retient la « logique » d'une causalité linéaire et une modalité explicative de la dynamique d'évolution supposant un double détachement : celui des *phénomènes*⁴ déjà donnés de fait, et celui des *descripteurs* qui les appréhendent. Il semble toutefois que – conséquence dommageable du souci de développer une approche totalisante située au plus haut niveau envisageable d'abstraction et de compréhension du monde – des aspects essentiels de ces phénomènes soient gommés ; tout particulièrement ceux qui concernent l'incidence et la place des descripteurs. Risquant ainsi d'aboutir sinon à des impasses épistémiques, du moins à des mirages explicatifs.

la communauté IUF pour la tenue des *Journées scientifiques pluridisciplinaires de l'IUF* 7 et 8 juin 2012, Université de Tours, sur le thème : « Variations, évolutions, métamorphoses ».

3. Parler de « supposés concepts » n'est pas péjoratif pour moi. Cela signale simplement que les auteurs auxquels je renvoie parlent, eux, de concepts là où, personnellement, je parlerais plutôt de notions !
4. Il est utile de préciser ici ce que j'entends par phénomène. Je désigne par ce terme n'importe quelle manifestation connaissable qui peut faire l'objet d'une analyse et/ou d'une description ; ce qui est donné à voir et/ou à saisir. C'est donc un terme neutre. Cela étant, un phénomène est généralement rapporté à une « phénoménologie » et je désigne par là un ensemble de phénomènes dynamiques généralement appréhendés indépendamment les uns des autres dans leur matérialité et dans leur fonctionnement, mais que l'on décide pour des raisons théoriques de considérer comme étant liés entre eux par des relations plus ou moins étroites. La phénoménologie ainsi définie est alors traitée comme un objet problématique dont il s'agit de rendre compte. Sa description est envisagée dans une visée explicative unique et/ou en rapport avec une pertinence construite dans le procès même. Par exemple, en rapport avec des pertinences linguistiques, anthropologiques, sociales, qui s'articulent les unes aux autres, les effets du contact et de la dynamique des langues renvoient à une phénoménologie qu'il s'agit d'étudier. Le terme ne fait référence à aucune une théorie philosophique particulière. (cf. Nicolaï 2011)

Alors que se cache-t-il sous la notion générale (et floue) de « phénomènes » ? Trois types d'objets qui se différencient par la place que *nous* occupons – *nous*, acteurs humains et descripteurs – dans leur développement, dans leur appréhension et dans l'élaboration des savoirs corrélatifs qui les concernent ; trois types d'objets qui renvoient à une saisie différenciée et qui ne relèvent pas du même mode d'existence ni de la même dynamique de transformation. Je les désignerai arbitrairement par les termes suivants : 1) *matérialités*, 2) *évidences* et 3) *construits*⁵ :

1) Les *matérialités* sont constituées par les réalités et les contraintes physiques du monde (géographiques, géologiques, biologiques, écologiques, etc.). Bien évidemment, les acteurs humains que nous sommes sont aussi contraints par elles dans le même temps que, à une certaine échelle, nous avons une action plus ou moins marquée sur quelques aspects de leurs transformations. Mais bien évidemment, l'on conçoit que leur existence soit indépendante de la nôtre.

Quelques exemples :

- les Alpes et les Pyrénées, mais aussi le bocage résiduel, la Garonne et le Canal du Midi ;
- les infestations microbiennes, le développement des bactéries ;
- les anneaux de Saturne et les taches du Soleil. Etc.

Comme le suggèrent ces exemples, les *matérialités* peuvent toujours manifester la/les trace(s) d'une action humaine (cf. le bocage résiduel ou le Canal du Midi) qui (a) conduit à leur transformation ; cependant, bien que contrainte par cette activité-là, la dynamique de leur développement ultérieur n'est déterminée que par leurs propres positivités. Je distingue ainsi ce que j'appelle une *histoire positive*, qui se fonde sur les attestations et les traces des états antérieurs des *matérialités* saisies dans leurs modalités concrètes (par exemple, inscrites dans le sol lorsqu'il s'agit de l'érosion d'une montagne ; manifestées par la nature, la localisation et la datation des fossiles lorsqu'il s'agit de paléontologie, etc.), et une *historicité* qui se développe à partir de *représentations* que nous, acteurs humains, construisons dans un processus continu de création de sens dont les effets sont à valoir dans le *hic et nunc*. Représentations qui, naturellement, peuvent

5. Cf. Nicolaï 2011, 90 et sv. ; voir aussi 4^e Table ronde de la Chaire IUF Dynamique linguistique et contact des langues, Université de Nice, décembre 2007, et encore, (avec K. Ploog) : Chapitre « Frontières ». In : Simonin, Jacky & Sylvie Wharton (éds.), *Sociolinguistique des langues en contact, modèles, théories. Dictionnaire encyclopédique des termes et concepts*. Lyon : Éditions de l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines (Coll. Langages).

intégrer totalement ou partiellement (sélectionner donc) des états historiques (re)constitués pour l'occasion; que ces états relèvent effectivement d'une *histoire positive* ou soient simplement donnés pour en relever. L'*historicité*, en raison de sa nécessaire dépendance aux acteurs humains, implique toujours un procès de mise en signification, de création ou de transformation de signes, adossé à un état préalable dont la décontextualisation est fonctionnalisée pour l'occasion.

2) À la différence des matérialités, les entités que j'appelle les *évidences* sont conjoncturellement et structurellement imposées par l'histoire des individus et leurs développements communautaires (par exemple, structures linguistiques, sociales, schèmes culturels, etc.) et par là, elles concernent des représentations massives et prégnantes, mais dont la prégnance relève d'une autre nature que celle qu'imposent les *matérialités* puisque, à leur différence, dans sa dimension communautaire, l'existence de ces entités est totalement déterminée par la nôtre. Quelques exemples:

- le fait que les Chinois non bilingues ne comprennent pas naturellement le discours des Français non bilingues;
- le fait que les Français (petits et grands) ne comprennent que difficilement les vers suivants: *Ki petit semme petit quelz, / Et qui auques requueillir velt, En tel liu sa semence expande / Que Diex a cent doubles li randes*⁶...;
- le fait que, dans les années '70, sur l'île de Martha's Vineyard, une certaine centralisation des diphtongues semble implicitement (et corrélativement) traduire un sentiment non contraint d'allégeance îlienne⁷;
- le fait que les stricts rituels de salutation qui rythment la vie et les rencontres en Afrique, ou les « jeux de rôle » qui sous-tendent la dénomination dans la parentèle des Vietnamiens sont imposés aux membres de ces communautés. Etc.

On voit là que la dynamique que je prends en considération est déterminée de part en part par le jeu d'une *historicité*, laquelle ayant (eu) des effets manifestes dans la construction de nos représentations, de nos attitudes et de nos comportements, finit par déboucher – en matière d'évidences – sur des états construits de réalité, interprétés et fonctionnalisés dans le jeu de nos interactions interindividuelles ou intercommunautaires (mais parfois tout simplement auto-interprétés) qui, une fois institutionnalisés, induit une contrainte massive dans la conduite

6. Chrétien de Troyes, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*. Édition W. Roach, 1959, Droz & Minard, Genève-Paris, (vers 1-4).

7. Cf. Les conclusions d'une enquête de W. Labov bien connue de tous les sociolinguistes.

des activités humaines. Cela étant, à la différence des *matérialités*, ces *évidences* ne sauraient survivre dans le cas d'école où disparaîtraient les acteurs humains qui sont à l'origine de leur émergence.

3) Alors que les *évidences* sont des *représentations* et possèdent de ce fait une certaine indépendance par rapport aux contextes de leur utilisation, les *construits* sont des *pratiques* et sont donc toujours contextualisés. Néanmoins, les *pratiques* n'émergent pas *ex nihilo*, elles sont fondées sur des représentations préalables. Autrement dit, les *construits* (pratiques contextualisées) sont corrélatifs de l'existence des *évidences* (représentations décontextualisées) et naturellement, à l'instar de ces dernières, ils n'ont pas d'existence possible hors des acteurs humains qui les actualisent.

Quelques exemples :

- la partie « invention conjoncturelle » de nos dynamiques de construction de sens dans nos interactions ordinaires ;
- la « gestion ordinaire » en contexte de nos comportements et attitudes ;
- les règles que nous « inventons » dans le *hic et nunc* pour conduire à la réussite d'une interaction incertaine. Etc.

Ces pratiques – ces *construits* – se rapprochent donc des *normes interactionnelles* – référées à l'espace langagier et linguistique – dont j'ai souligné ailleurs l'importance et considéré (Nicolaï 2011 : 23, 156) qu'elles étaient nécessaires à l'élaboration des conditions de cohérence de nos développements discursifs en postulant que leurs formes – qui se développaient de façon contingente dans le procès de communication – participaient à la construction du sens⁸.

2. Synthèse

La réflexion sur la notion de *phénomène* a conduit à reconnaître trois types d'objets recensés sous ce titre. À la différence des *matérialités*, les *construits* et les *évidences* qui sont strictement déterminés par l'existence des acteurs humains, s'articulent et s'interpénètrent. Ils sont continuellement (re)élaborés et réinterprétés à travers le filtre de notre *historicité* (entendons par là, le moment où nous les mettons à l'épreuve dans le *hic et nunc*), ce qui entraîne l'élaboration de nouvelles formes qui seront fonctionnalisées dans le futur des constructions de sens à venir.

8. Normes interactionnelles qu'il importe de distinguer des normes représentées lesquelles, à leur différence, sont données et/ou perçues comme des représentations intangibles et sont considérées comme des références absolues ; bien qu'elles soient construites à partir des normes interactionnelles.

Ils sont déterminants dans le procès de construction de sens auquel nous ne pouvons pas ne pas participer, que notre objectif soit ou non une construction épistémique.

On aura noté – avec intérêt – que, dans la dynamique qui se développe à partir du *hic et nunc* qui nous inclut – nous, acteurs humains – on dégage un même rapport structurant de transformation continue entre les *construits* et les *évidences* que celui que j'ai mentionné ailleurs entre les *normes interactionnelles* et les *normes représentées*⁹. Et pour être plus précis encore, les *types d'objets* tels que les *matérialités*, *évidences* et *construits* sont plutôt des *résultats de catégorisation* référés à un « extérieur » (ou peut-être aux effets de contraintes extérieures) ; *résultats* reconnu(s), ressenti(s), pressenti(s) et/ou objectif(s) puis modifiés, et qui, d'être ainsi appréhendés, *nous* intègrent nécessairement avec cet « extérieur » (un *objet* peut ne pas nous concerner... mais sa *catégorisation* nous concerne nécessairement, car c'est *nous* qui l'établissons). Autrement dit, c'est en tant que *résultats de catégorisation* que les phénomènes prennent forme – *pour nous*; et cela fonde leur existence *pour soi* et non pas *en soi*, dans le même temps qu'il ne s'agit pas de contester la réalité qui nous enserme.

En raison des modalités de leur émergence, au plan épistémique, ces trois *résultats de catégorisation* ne créent aucune partition qualitative stable au sein d'un ensemble d'objets du monde qui seraient caractérisés *en soi*, ils introduisent plutôt une classification momentanée de leurs représentations (indépendamment de la durée du momentané considéré!) Avec eux, nous n'avons affaire à aucune essence, c'est tout simplement une classification *pour soi* qui se manifeste et qui dirige la façon dont nous percevons et élaborons une organisation donnée du monde (quel que soit notre rôle dans l'interaction : *acteurs séculiers* ou *acteurs réguliers*¹⁰). Et l'on aura compris que les pratiques qui se manifestent sous la forme des *construits* débouchent sur une dynamique qui conduit potentiellement – régulièrement – à la manifestation des *évidences*, dans le même

9. Cf. Nicolai 2011, tout particulièrement, pp. 21-25.

10. Cette distinction entre acteurs réguliers et acteurs séculiers que j'ai initialement introduite pour mieux saisir certaines dynamiques propres à la dimension sémiotique est loin de renvoyer à une catégorisation stable. À travers elle on reconnaît des rôles ponctuellement investis par des acteurs humains qui, à un moment donné, se les attribuent (ou se les voient attribués). Dans le contexte linguistique et langagier, on entendra par acteurs séculiers tous ceux qui actualisent et pratiquent le langage sans distanciation métalinguistique dans un tissu communautaire qu'ils contribuent à développer, tandis que par acteurs réguliers, on entendra tous les descripteurs ou évaluateurs qui dans un discours distancié analysent les phénomènes dont ils sont également producteurs (cf. Nicolai 2011 : 94 et sv.)

temps que ces *construits* ne pourraient sans doute pas se développer sans le préalable d'*évidences* qui en constituent le nécessaire support. On constatera encore que les *évidences*, malgré le fait qu'elles résultent des constructions humaines, ont dans bien des contextes la même prégnance et la même force de contrainte que les *matérialités* du monde physique. Quant à ce monde physique que nous n'avons bien évidemment pas *créé* mais seulement *interprété*, la manière dont nous nous situons par rapport à lui, l'usage que nous faisons de ce qui le constitue, la réalité de notre interaction continue avec lui tout autant que la variabilité des façons dont nous le décrivons, attestent dans un autre ordre d'existence l'appropriation dont il fait l'objet – de notre part – en tant que réalité représentée, *pour nous*.

3. Problèmes

À partir de là, et en focalisant l'attention sur les *évidences* et les *construits*, je reviendrai sur ce que les trois supposés concepts de départ, apparemment simples, de *variation*, *évolution* et *métamorphose* présupposent. Supposés concepts qui sont liés entre eux, si l'on se réfère aux définitions données pour les expliciter, puisqu'une *évolution* est censée matérialiser un processus originé d'une *variation*, et que la *métamorphose* est présentée comme l'étape extrême d'une *évolution*.

– Dans quelle mesure permettent-ils une approche intéressante, notamment pour la saisie des *évidences* et des *construits* (c'est-à-dire des phénomènes de ce monde qui ne pourraient pas exister sans *nous*) ?

– Qu'en est-il, dès lors qu'ils sont respectivement donnés comme : (a) « le premier stade de la transformation, le simple passage d'un état à l'autre sans qu'il y ait changement de nature » ; (b) « le déroulement lui-même, le cours de ce changement d'un état à l'autre ; le processus même de la transformation » ; (c) « une mutation plus profonde, insistant sur le changement d'aspect de la substance physique ou idéologique » ?¹¹

– S'agit-il d'une doxa imposée ? D'une interprétation non critiquée ? D'une évidence naïve ? Et dans ce cas, quelle est sa nature ?

– La linéarité explicative sous-jacente, *l'a priori* sur l'existence des objets considérés ne (pré)déterminent-ils pas (ne contraignent-ils pas) la construction même des connaissances en rapport ?

11. Cf. par exemple, l'argumentaire de l'Appel à communication « Variations, évolutions, métamorphoses » des Journées scientifiques pluridisciplinaires de l'IUF, 7 et 8 juin 2012, Université de Tours, dont ces trois points sont issus et qui, finalement, a contribué à générer la réflexion ici conduite.

La volonté louable ici manifestée de réfléchir sur nos concepts généraux, de développer la réflexion épistémologique et d'ouvrir *a priori* vers une généralisation plus grande en considérant sur un même plan – mais hélas, sans analyse préalable – la *substance physique* et la *substance idéologique*, n'introduit-elle pas subrepticement un flou *idéologique* contre-productif dans le rapprochement *a priori* et non critiqué des caractères fondamentaux propres à ces deux types d'objets? Flou idéologique que « chercheurs-des-sciences-dures-ouverts-au-delà-de-leurs-domaines » de bonne volonté et « chercheurs-des-sciences-molles-demandeurs-de-modèles » en quête de légitimité scientifique auraient alors à cœur de « manipuler » en raison même de la dimension idéologique attachée à leur statut scientifico-social, mais qui risquerait, à travers l'élaboration conjoncturelle d'une étape d'historicité, d'introduire une sclérose du procès de construction des connaissances.

Répondre à ces questions et à ces inquiétudes, cela justifierait une série d'autres questions qui concernent les caractéristiques de l'activité engagée par les descripteurs et la nature exacte de sa pertinence. Questions qui concernent tout autant nos postures épistémologiques que la réalité qui est donnée (ou que nous nous donnons) à décrire, la nature de l'ordre ainsi introduit et la valeur de la description résultante. Mais revenons au concret et aux définitions de nos trois supposés concepts initiaux.

• **Variation(s)**: « Le premier stade de la transformation, le simple passage d'un état à l'autre sans qu'il y ait changement de nature ». Sans doute une telle définition donnée dans un contexte d'approche scientifique se veut pour être simple et claire. De fait, elle rejoint l'acception du sens commun puisqu'elle ne se distingue pas des définitions que le mot connaît en langue si l'on se réfère au Robert qui, selon que l'on prend en compte ou pas l'élément temporel, retiendra dans une perspective statique « État de ce qui varie au cours d'une durée », « État de ce qui présente des différences internes », et dans une perspective dynamique « suite des changements qui affectent ce qui varie », « Passage d'un état à un autre; différence entre deux états successifs »; et conséquemment: « Changement dans les opinions, les conduites; opinions variables, en évolution ».

Mais que ce soit l'état ou le changement qui focalise l'attention, le terme nomme la transformation d'un donné, qui a pour propriété préalable d'être identique à lui-même (ce qui n'implique pas son homogénéité interne). Autrement dit, présentée à ce niveau de généralité, qu'elle corresponde à un état de fait ou à une dynamique de changement, la notion de *variation* comporte comme présupposé l'idée de l'existence

d'une identité première de l'objet qu'elle affecte, identité préalable à son application. Conceptuellement, la variation est donc donnée comme un phénomène second : il y a généralement un objet sur lequel elle s'applique qui, *a priori*, perd dans ce procès une partie de sa réelle ou supposée (voire mythique) forme de départ. De fait, *l'identité stable* de la référence semble être logiquement postulée au départ comme la nécessité de sa saisie.

Sans doute, avec quelques exemples (que je choisis par commodité dans le domaine linguistique), faut-il trouver ici quelque explication à la perception apparemment naturelle – plutôt essentialiste – des phénomènes auxquels nous sommes souvent confrontés à travers nos processus ordinaires de construction de connaissance. Ainsi une langue existera *en elle-même*. Il en ira de même pour une culture, une structure, des variétés, des styles, autant d'objets que nous aurons construits – et nommés. Ils se stabiliseront en entités reconnaissables à travers une critériologie objectivable (et donc objectivée) dont les fondements peuvent être tout aussi bien naturels, historiques ou simplement *ad hoc*, et le plus souvent les trois à la fois ; mais qui, par le biais de cette reconnaissance-là (dont le niveau de conjecture et la place conjoncturelle ne sont généralement pas précisés) seront dotés une ontologie particulière ; laquelle pourra être fonctionnalisée (utilitarisée) pour les fins les plus diverses, soulignant à quel point un « finalisme » est sous-jacent à nos élaborations conceptuelles et à nos constructions épistémiques.

C'est ainsi que – opportunément – le « français », le « corse », le « basque », l'« occitan » le « camfranglais », le « chiac » et un nombre indéterminable de formes de langue sont revendiqués dans d'autres dynamiques. Conséquemment, Dr Jekyll et M. Hyde d'un combat dans lequel prendre parti relève du leurre et distord le champ explicatif, le débat souvent ouvert sur le fait de reconnaître ou non comme *essence* ou comme *construction* le phénomène pris en considération est, *in fine*, un débat sans contenu, car les deux dimensions sont toujours nécessaires et présentes dans nos saisies épistémiques. Le constater – et le reconnaître – est peut-être la meilleure façon d'appréhender la question (Nicolai, sous presse b) ; ce qui n'empêche pas que les différences de prise de position à ce sujet puissent avoir un impact sur les descriptions et sur les phénomènes considérés. Tout particulièrement dans ce domaine des *construits* et des *évidences*.

• **Évolution(s)** : « Le déroulement lui-même, le cours de ce changement d'un état à l'autre ; le processus même de la transformation ». La définition est classique. On la retrouve dans le Robert qui cite Lalande :

« transformation graduelle et conçue en général comme assez lente, ou comme formée de changements élémentaires assez minimes pour n'être pas remarqués ». Certes, il n'est pas retenu l'orientation du processus (*cf.* Le Robert : une « suite de transformations dans un même sens »), mais celle-ci reste sous-jacente à un monde qui a intégré la théorie darwinienne dans son *mainstream*, ses développements et les vulgates qui en dérivent. Ainsi, presque par définition, une « évolution » se reconnaît (se postule) *a posteriori*. Le point d'arrivée en est donné d'avance (même s'il n'est pas considéré comme définitif) : c'est en principe celui d'où l'on part pour reconnaître le processus. L'approche est alors de nature rétrodictive.

On trouve ici, autour de l'idée de déroulement et de processus de transformation, les mêmes présuppositions que celles identifiées autour de la notion de *variation* : une évolution s'applique à un objet (fût-il une « espèce », une « langue », une « culture », une « collection », un « ensemble statistique ») préalablement identifié/posé. Elle conduit de A à B selon une modalité qu'on peut toujours au moins admettre et postuler dans les cas où l'on n'a pas les moyens de la décrire et/ou de la comprendre.

L'hypothèse sous-jacente est que B étant une transformation de A, il n'y a pas de discontinuité avérée entre A et B quand bien même toute ressemblance entre A et B aurait disparue. En quelque sorte, parler d'« évolution » c'est présupposer l'existence de la relation entre A et B. Dès lors, A et B ne sont que les avatars d'une même entité : on a conjointement les termes distingués et la relation principielle qui les unit, ce qui, bien évidemment permet d'introduire la notion de *métamorphose*. Ici aussi, se poser la question de l'essence n'a guère de sens. On remarquera plutôt que, subrepticement, se trouve introduite la dimension de l'histoire, et dès lors : celle de sa réécriture. « Le français est-il du latin ? » Certes, non...! Preuves à l'appui, on le montrera à l'occasion ! Mais est-il certain que la question : « 'L'esprit des langues latines' le hante-t-il encore ? » est vraiment obsolète aujourd'hui ? Etc. Et est-il certain qu'une question obsolète est définitivement mise hors champ dans le domaine des questionnements dits « scientifiques » ? Dans le domaine des *construits* et des *évidences*, l'évolution intègre nécessairement la dynamique de l'historicité avec la (re)construction qu'elle implique.

• **Métamorphose(s)** : « Une mutation plus profonde, insistant sur le changement d'aspect de la substance physique ou idéologique ». Ici nous franchissons une nouvelle étape et une frontière qualitative ; dès lors que l'on parle de *métamorphose* la rupture est présupposée. Dès lors entrent

en jeu les critères de la rupture en question, lesquels – par la force des choses – supposent des acteurs qui les établissent et les reconnaissent... sur la base d'autres critères. Bien évidemment. L'incidence des acteurs humains dans le procès de catégorisation est ici patente.

Sans doute l'eau se métamorphosera-t-elle en glace ou en vapeur, de même que la chenille en papillon¹² et le latin en langues romanes; autant de transformations qui attestent à la fois d'une certaine linéarité évolutive (et donc d'une histoire positive) et de ruptures reconnues entre les états successifs. Mais le moment de la rupture, de la mutation ne va pas nécessairement de soi (cf. la surfusion, la chrysalide, le bas latin, l'ancien français). Dans tous les cas, *construits*, *évidences* ou *matérialités*, une analyse est nécessaire qui suppose un arrière-plan de théorie et de pratique pour interpréter ce à quoi « on a affaire » et pour identifier un seuil de décision potentiel à partir duquel une manifestation particulière sera *objectalement* posée (j'entends par ce terme: qui donne naissance à un objet) comme relevant d'une autre nature; notons encore que les termes théorie et pratique ne relèvent pas nécessairement d'un « cadre scientifique ». C'est ainsi que, dans le domaine des *évidences*, il est bien connu que la langue serbe n'est pas la langue croate; c'est ainsi encore, – souvenir du terrain africain des années '75 – que, dans la région de Tchín-Tabaraden, dans le nord du Niger, après m'avoir fait un commentaire désobligeant à propos de mon chauffeur hausa, un chef de tribu touarègue m'avait amicalement assuré en mettant pour en fournir la preuve son avant-bras brun à côté du mien, « toi et moi, même peau ».

4. Ouvertures

Que tirer de cet excursus?

– Tout d'abord, en ce qui concerne les *construits* et les *évidences*, la conscience que nous sommes de bout en bout déterminés et déterminants dans leur construction et dans le procès épistémique qui les constitue en objets.

– Que le domaine des *matérialités* conserve une spécificité dans la mesure où il n'intègre aucune historicité par lui-même. En effet, les interactions avec les sujets (communautés) humain(e)s peuvent conduire à des modifications des *matérialités*, mais, à la différence des *construits* et des *évidences* on a largement souligné que l'existence de ces *matérialités* n'est pas constitutive de ces sujets humains.

12. J'ai choisi consciemment des exemples peu savants, qui relèvent du savoir ordinaire et qui, conséquemment, peuvent aisément être considérés comme triviaux. C'est une position que j'ai décidé d'assumer.

- Que nos procès épistémiques sont fondés sur un espace de pertinence tel qu'il intègre comme des nécessités les saisies conjointes de *l'hétérogénéité* et de *la variabilité* du donné dans l'ensemble de ses manifestations ordinaires, mais qui nous intègrent également à travers les procès de sémiotisation que nous élaborons continûment.
- Et enfin, que *les interactants* que nous sommes, sont garants de *l'historicité* qui inscrit continûment la rétention et la mise en référence de ce qui advient dans nos procès de construction épistémique.
- Puis *in fine*, que l'objectivité dont nous devons nous prévaloir pour assurer aux phénomènes que nous décrivons un statut d'existence intersubjectivement partagé, repose sur la reconnaissance de notre non-indépendance dans ce procès ainsi que sur l'analyse de la part de subjectivité que nous ne pouvons pas ne pas introduire dans ce procès « ordinaire » qui va de la saisie d'une hétérogénéité ordinaire à la construction d'un objet sémiotisé (cf. Nicolai, sous presse a).

5. Conclusion: concepts, clôtures et frontières

Pour conclure, ces quelques remarques, il me semble important, dès lors que l'on quitte tant soit peu la perspective d'une description empirique, de souligner la nécessité qui nous incombe de dégager les présupposés des concepts que nous retenons et de prendre la mesure de nos cadres d'analyse.

Face au tryptique conceptuel (a) *variation*, (b) *évolution*, (c) *métamorphose*, donné hors contexte comme « allant de soi » pour appréhender toute phénoménologie¹³, j'ai introduit le tryptique conceptuel (1) *matérialité*, (2) *évidence*, (3) *construit* qui, spécifiant les types de phénomènes, permet d'aller plus loin dans l'analyse; de même que les notions cernées par cet autre tryptique (α) *en soi*, (β) *pour soi* et (γ) *pour nous* qui, permettant de reconnaître une certaine dose de finalisme dans nos pratiques descriptives, contribue à recadrer l'activité (et l'éventuel activisme) des acteurs humains qui au fil de leurs interactions, permet de retenir leur HISTORICITÉ dans leurs constructions épistémiques; quelles relèvent du scientifique ou de la communication ordinaire, construisant ainsi du sens et des signes dans l'ordre sémiotique.

Références

Manessy, Gabriel & Paul Wald, 1984, *Le français en Afrique noire, tel qu'on le parle, tel qu'on le dit*, L'Harmattan-IDERIC, Paris.

13. Au sens qui est le mien, bien entendu! Cf. note 2.

- Nicolaï, Robert. 2011 *La construction du sémiotique. Réflexion sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs*, 160 p., L'Harmattan, Paris.
- 2007, *La vision des faits: de l'a posteriori à l'a priori dans la saisie des langues*, 158 p., L'Harmattan, Paris.
- (avec K. Ploog): Chapitre « Frontières ». In: Simonin, Jacky & Sylvie Wharton (éds.), *Sociolinguistique des langues en contact, modèles, théories. Dictionnaire encyclopédique des termes et concepts*. Lyon: Éditions de l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines (Coll. Langages).
- 4^e Table ronde de la Chaire IUF *Dynamique linguistique et contact des langues*, Université de Nice, décembre 2007, www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai/Archives/Tables_rondes/TR_2007/IndexTR2007.html
- (sous presse a) Du contact entre les langues au clivage dans la langue. Vers une anthropologie renouvelée, *Journal of language Contact*, vol. 5.2
- (sous presse b) L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique. *Revue de linguistique*.